
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/1 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.1.60719

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

rités de leur distribution géographique par rapport à l'ensemble de la Neustrie d'abord, de la Normandie ensuite. La correction des passages en français est inachevée et l'index des manuscrits manque complètement.

Joseph-Claude POULIN, Québec

Pamela SHEINGORN (trad.), *The Book of Sainte Foy*, Philadelphie (University of Pennsylvania Press) 1995, XIII–329 p. (Middle Ages Series).

Ce livre est né de la curiosité d'une historienne de l'art pour la Majesté de sainte Foy de Conques; poussant jusqu'à son terme un travail d'équipe, elle offre une traduction anglaise de la plus grande partie du dossier hagiographique ancien de la sainte: la Passion (BHL 2934a), un recueil de miracles par Bernard d'Angers (en deux livres: BHL 2942) et ses continuateurs (en deux livres: BHL 2943), une quinzaine d'autres miracles tirés de manuscrits divers (BHL 2944 à 2963), la translation en prose (BHL 2939). L'ouvrage est complété par une traduction en prose de la Chanson de sainte Foy par Robert L. Clark, d'après l'édition de Hoepffner (1926).

L'introduction brosse rapidement l'histoire du culte de la sainte et du sanctuaire de Conques, puis présente sommairement les textes traduits. La mise en place historique s'en tient à une vulgate classique, sans chercher à répercuter les débats actuels sur des points controversés, comme les débuts de la pratique des déplacements des corps saints dans l'Église latine, la Paix de Dieu ou le sens des mots *milites* et *villa*. La traduction vise plus à une bonne lisibilité qu'au respect du détail, et parfois même du sens; c'est ainsi que l'expression *nostra aetate fuit antiquius* (Miracles I 22) devient »happened in our own time« ... Mais de tels écarts ne prêtent sans doute pas trop à conséquence, étant donné la faiblesse de la base documentaire sur laquelle repose la traduction; en effet, la version latine publiée il y a un siècle par Auguste Bouillet ne correspond que d'assez loin à une édition satisfaisante. Même considérable, la bibliographie finale ne donne pas un état complet de la question et ignore les contributions des chercheurs allemands.

Ce volume pourra rendre des services aux débutants anglophones non latinistes. Il n'ajoute rien à l'étude scientifique des traditions hagiographiques fidéennes, ni du point de vue de la transmission des textes ou de l'histoire littéraire, ni sous l'angle philologique ou codicologique. La traductrice n'a pas pu connaître l'édition du *Liber miraculorum Sancte Fidis* par Luca Robertini (Spolète 1994).

Joseph-Claude POULIN, Québec

Marbodi di Rennes, *Vita beati Roberti*, a cura di Antonella DEGL'INNOCENTI, Firenze (Giunti) 1995, LXXVII–100 p. (Biblioteca del Medioevo latino).

La Vie de saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu vers 1050, fut composée par Marbode alors qu'il était encore écolâtre à Angers, probablement au cours de l'abbatit de Seguin à la Chaise-Dieu (1078–1094). C'est sans doute l'œuvre hagiographique en prose la plus intéressante de Marbode, car il y laisse voir ses conceptions relatives à la vie religieuse de son époque tout en se soumettant aux règles du genre hagiographique. Lettré renommé, il avait été sollicité par l'abbé de la Chaise-Dieu pour réécrire une vie antérieure. Il le fit en deux étapes: d'abord une vie de type classique avec quelques miracles, pas trop car ce grand intellectuel considère les miracles comme des signes destinés surtout aux simples, puis un deuxième livre, un peu plus tardif, où il répondait à des détracteurs de Robert avant de raconter quelques miracles *post mortem*.

Marbode est généralement plus connu pour son attitude très critique envers un autre

Robert, Robert d'Arbrissel le fondateur de Fontevraud. Deux saints presque contemporains, également résolus à appliquer dans leur mode de vie religieuse le besoin d'absolu que les voies de l'église traditionnelle ne satisfaisaient plus, deux monastères de fondation récente: Marbode approuve l'un et réprovoque l'autre. Sans doute la lettre sur Robert d'Arbrissel est plus tardive (elle date de l'épiscopat de Marbode). L'approbation sans réserve, et même polémique, donnée à l'innovation que représentait la création de la Chaise-Dieu, et à l'équilibre original entre contemplation et action que représentait le choix spirituel du saint, montre bien que Marbode n'a pas condamné Robert d'Arbrissel par immobilisme. Il défend Robert de la Chaise-Dieu contre ses détracteurs parce que ce chanoine, tenté par la contemplation et empêché par ses admirateurs de se faire clunisien, ne renonce ni à la contemplation ni au don de soi à autrui et va constituer un noyau érémitique avec seulement deux compagnons, mais dans une ancienne église paroissiale en ruines, et avec l'appui des autorités locales, civiles et religieuses, grâce auxquelles sa fondation va se transformer en monastère, et même en monastère chef d'ordre; monachisme de type bénédictin à l'ancienne, mais réformé selon les exigences de l'époque post-grégorienne, insatisfaite devant les solutions traditionnelles; et parce qu'en toutes choses il a eu la *discretio*, la vertu de discernement et de digne bon-sens, qui a manqué si fâcheusement à Robert d'Arbrissel.

C'est dire tout l'intérêt du texte pour l'histoire des sensibilités religieuses dans la seconde moitié du XI^e siècle, autant que pour les capacités littéraires d'un auteur plus généralement célèbre pour ses œuvres poétiques. L'édition sous référence permet d'aborder le texte en toute sécurité. Précédée d'une introduction (peut-être un peu longue) sur Marbode et son œuvre, elle présente ensuite les caractères des œuvres hagiographiques de ce dernier et détermine les circonstances de la rédaction du texte et les différentes positions alors en présence, de la contemplation clunisienne ou érémitique à l'activité d'un thaumaturge dans une église de rang paroissial. Un peu moins convaincante est peut-être l'analyse littéraire, parfois légèrement paraphrasante, qui ne rend pas totalement justice à la prose superbe de l'écolâtre d'Angers. L'analyse des sources prouve sa connaissance de textes rares, en particulier la *Mathesis* de Firmicus Maternus.

Les quatorze manuscrits subsistants sont tous de type liturgique ou hagiographique: comme il arrive pour d'autres grands auteurs, la transmission des œuvres hagiographiques ne les rapproche absolument pas des recueils des autres œuvres du même auteur. Le second livre, plus tardif, et dont l'aspect polémique, en sa première partie, ne permettait guère une utilisation liturgique, ne figure que dans quatre manuscrits, des *libelli* hagiographiques sur le saint. Les autres sont plutôt des légendiers en plusieurs volumes, du type *Liber de natalitiis*. L'éditrice décrit rapidement les manuscrits, sans toujours indiquer leur caractère composite, ce qui apparaît pourtant dans son commentaire. Il est remarquable que les *libelli* conservés sont postérieurs à la plupart des légendiers, ce qui tient évidemment à leur plus faible proportion de conservation, les seuls conservés étant généralement ceux qui ont été reliés avec d'autres unités codicologiques.

Le classement des manuscrits est fait avec beaucoup de soin (tout au plus pourrait-on faire remarquer que les preuves alléguées pour la contamination de O, manuscrit du groupe α probablement d'origine proche de la Chaise-Dieu, par un manuscrit de la famille β , sont assez faibles et pourraient être casuelles, sauf en 13.6 *fatigationis* pour *defectionis*, et là encore on peut se demander si deux scribes différents n'ont pas pu penser qu'il était plus logique qu'un âne, avant de tomber, donne des signes de fatigue plutôt que de chute). Cependant, l'existence d'un subarchétype du groupe α n'étant pas absolument prouvée (cf. p. LII, deux omissions de mots outils étant leurs seules erreurs communes), on souhaiterait savoir plus nettement (p. LXII) si les «rares leçons erronées» de α , corrigées grâce à β , se limitent à ces deux omissions de faible conséquence. L'apparat critique est intelligemment limité aux leçons significatives pour le classement, et exclut les leçons particulières aux mss sous-rameaux de groupes caractérisés par leurs leçons communes.

Les éditions sont présentées ensuite, avec grand soin. S'il est fort intéressant de savoir comment et à partir de quels manuscrits ont travaillé les éditeurs successifs, de Surius et Labbe à Beaugendre et Bourassé, une liste même incomplète de leurs erreurs propres ne semblait pas indispensable.

Sur ces bases solides le texte est fort bien et sûrement établi. Il est accompagné d'une traduction italienne et muni d'une annotation abondante, parfois pertinente, mais qui parfois répète l'introduction au lieu d'y renvoyer, et dans son désir de complétude n'évite pas toujours l'aspect d'une doublure paraphrastique du texte, habillée d'une bibliographie abondante mais parfois désuète (par exemple sur l'*ornatus*, n. 9). Les figures rhétoriques sont identifiées au passage, mais ces listes de figures ne peuvent suffire à mettre en valeur le rythme équilibré et serein de la phrase marbodienne, ses recherches de sonorité et de plénitude. – Enfin, le personnage auquel Marbode fait allusion au livre II, III, 11, p. 42, est le petit abbé Jean mis en vers rythmiques par Fulbert de Chartres (*quoddam legi ridiculum*, repris en *ridicule dictum est* par Marbode) et qui voulait vivre comme les anges: *Johannes factus angelus / miratur celi cardines, / ultra non curat homines*. Comme pour un auteur antique, la citation est littérale, Marbode adapte seulement à la syntaxe de sa phrase. Bon exemple de la diffusion des textes littéraires contemporains dans les milieux scolaires, où la délicieuse anecdote a beaucoup circulé.

Pascale BOURGAIN, Paris

Laurence MOULINIER, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris (Publications de la Sorbonne) 1995, 286 S. (Histoire Ancienne et Médiévale, 35).

Die Studie geht aus von der in den 70er Jahren modisch gewordenen »Hildegard-Medizin«, welche die hl. Hildegard gern als »Patronin einer sanften Medizin« anpreisen möchte, einer recht fragwürdigen »Heilkunde«, die der lebhaften Renaissance der »Opera Hildegardis« der 20er Jahre gefolgt ist. Während Herkunft und Bedeutung der Visionschriften weitgehend geklärt werden konnten, stehen die naturwissenschaftlichen und medizinischen Traktate Hildegards zur Diskussion. Angesichts dieser Situation bringt die vorliegende »Enquête« von Laurence Moulinier – Historikerin und Mediävistin an der Universität zu Poitiers – eine differenzierte Analyse des verwickelten Handschriften-Komplexes und eine erfrischende Klärung der so umstrittenen »Naturschriften«. Die Untersuchung stützt sich auf die 6 Handschriften, auf 8 fragmentarisch überlieferte Texte sowie auf die wichtigsten Editionen; sie bringt Vergleiche mit zeitgenössischen Texten und versucht, die kaum erschlossene Quellenlage zu klären. Der erste Druck – 1533 bei Hans Schott in Straßburg erschienen – legt die Vermutung nahe, ihm könnte eine authentische Handschrift zugrundeliegen, zumal zwischen Straßburg, Trier und dem Rupertsberg lebhafte Kontakte bestanden. Aus der kritischen Studie geht eindeutig hervor, daß sich die Naturschriften Hildegards nicht in ihr visionäres Schrifttum einordnen lassen; sie tragen vielmehr den Charakter von Stoffsammlungen, die nach und nach entstanden sind und in den folgenden Jahrhunderten mehrfach erweitert, gekürzt oder geändert wurden. Sie unterliegen daher auch den Kriterien der wissenschaftsgeschichtlichen Forschung, die inzwischen auch in zahlreichen mittelalterlichen medizinischen Handschriften Hildegard-Material zu entdecken vermocht hat. Was resultiert, ist eine philologisch sorgfältige, im Urteil umsichtige Rezeptionsgeschichte der »Naturschriften« in nicht nur historischer, sondern auch geographischer und soziologischer Sicht. Was uns in dieser bewundernswerten historiographischen Revue vor Augen tritt, ist das »opus« einer erstaunlichen Frau des hohen Mittelalters, deren Visionen deutlich zu trennen sind von jenen naturkundlichen und medizinischen Traktaten, die zu edieren und dann zu beurteilen man soeben begonnen hat. Der gediege-